ARAGON

Lautréamont et nous

SABLES

DL-06071992-20425

Dépôt légal mars 1992
ISBN 2 907530 16 X
© Jean Ristat - 1992

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

Ce qu'il fut pour la génération de 1917

Dans ce journal même[1], *Marcelin Pleynet dit que ce qui l'a toujours le plus surpris, c'est que les commentateurs de Lautréamont* ne parlent que d'eux-mêmes – ils ne parlent pas de Lautréamont, c'est Lautréamont qui les fait parler. *C'est de propos délibéré, et sur cette phrase, que j'ai écrit ce* Lautréamont et nous *qui ne fait pas que tomber sous ce reproche, mais plonge dans cet abîme.*

(1) *Lautréamont et nous* a paru dans les *Lettres Françaises* du 1er et 8 juin 1967.

À vrai dire, ce n'est pas un commentaire de Maldoror *ou des* Poésies, *mais bien plutôt un récit où se promène l'ombre du jeune Isidore Ducasse, comme elle hanta ma jeunesse et n'a guère cessé de m'accompagner malgré les années. C'est de quoi je rends compte à ceux qui ont aujourd'hui vingt ans.*

Aragon

Un soir du mois de septembre 1917, il va y avoir de cela cinquante ans, un étudiant en médecine qui venait d'achever sa première année, mobilisé au Val-de-Grâce comme élève médecin auxiliaire, s'étant juché sur les rayonnages de fer placés au-dessus des lits à l'intention des paquetages dans la chambrée des bleus, crut vaguement reconnaître par les vitres donnant sur le couloir, de l'autre côté de celui-ci, grimpé comme lui dans la chambrée de la classe seize, un jeune homme rencontré Dieu sait où, lequel comme lui, ne pouvant dormir, contemplait le spectacle du chahut que les anciens, ainsi qu'ils l'avaient fait la veille, menaient contre les nouveaux venus barrica-

dés dans leurs piaules, essayant d'en enfoncer les portes et, là où ils y étaient parvenus, flanquant tout en l'air, les lits et les dormeurs éveillés, les polochons, les paquetages, au moyen de la lance d'incendie dont on voyait se tortiller l'intestin de caoutchouc, dans le couloir indûment éclairé à pareille heure.

Mon vis-à-vis, bien qu'appartenant au camp ennemi, ne cachait pas sa désapprobation, son écœurement devant ce spectacle, et par divers signes et moues, le nez appuyé au vitrage il me l'exprimait de temps en temps. Où diable avais-je vu ce type-là ? Impossible de mettre un nom sur ce visage.

Ce n'est que le lendemain après-midi, lorsque nous nous rencontrâmes dans la cour, que j'eus la réponse à cette agaçante question. Le voisin d'en face avait une façon assez cérémonieuse de parler, une politesse légèrement affectée, qui avait des airs de protestation contre l'atmosphère de la caserne : « Nous avons été présentés l'un à l'autre, me semble-t-il, il y a de cela quelque temps, rue de l'Odéon, chez Mlle Monnier, vous lisiez un numéro des *Soirées de Paris*... »

En effet, je m'étais abonné à ce cabinet de lecture qui venait de s'ouvrir et où l'on trouvait la littérature généralement absente des officines de ce genre. Maintenant c'était son nom que je cherchais. Nous prîmes rendez-vous à la sortie qui se faisait vers les cinq heures.

Je retrouvai André Breton à la porte du Val dans la cohue mêlée des étudiants et des militaires de diverses sortes, lâchés pour trois heures et demie dans ce Paris de la guerre à peu près vide de véhicules. Nous nous étions fixés le lieu pour s'attendre, à l'intérieur des grilles, au pied de la statue de Larrey. Nous, c'est-à-dire Breton.

Nous avions gagné je ne sais plus comment le boulevard Raspail. L'itinéraire peut en sembler sans importance, mais cela m'a beaucoup tracassé par la suite, était-ce par le boulevard du Montparnasse ? C'est bien possible, mais j'ai comme une idée que nous avions descendu cette partie alors silencieuse du boulevard Saint-Michel entre la rue du Val-de-Grâce et le Luxembourg... enfin tant pis. L'important n'était pas tant le chemin pris que la conversation. Je me retrouve avec mon compagnon, donc, boulevard Raspail, arpentant cette

artère, comme il disait, dans un sens et dans l'autre, sur le terre-plein qui ne servait pas alors de garage, sous les arbres, dans la douceur d'une fin d'après-midi aux premiers jours d'automne et il ne me reste guère qu'une sorte de couleur exaltée de ce moment de magie, un écho de notre interminable conversation cantonnée sur ce boulevard sans fin remonté, redescendu. Nous avions tous les deux très rapidement compris que notre rencontre avait pour l'un et l'autre une importance décisive, comme cela peut être à vingt ans. Je ne puis en reconstituer la conversation désordonnée, où le hasard des phrases et des noms jetés, ouvrant pour nous les perspectives de passion commune, nous découvrait ce fait singulier et merveilleux que désormais nous n'étions plus seuls, l'un et l'autre.

J'avais, quant à moi, tout de suite été troublé par cette découverte que mon compagnon, non seulement avait avec moi des goûts communs, mais qu'au-delà des livres il était en relation avec des hommes qui me semblaient inatteignables : Apollinaire, Max Jacob, Francis Viélé-Griffin, Paul Valéry, Jean Royère, André Derain... Et Marie Laurencin... Non,

je n'avais pas pu retrouver tous les numéros des *Soirées de Paris*. Breton me les prêterait. Quelle découverte ! Nous avions été tous deux en juin, à la première des *Mamelles de Tirésias*, au conservatoire Renée Maubel, rue de l'Orient à Montmartre, sans nous y être aperçus, où Mme Rachilde, partageant l'impatience de la salle devant le spectacle qui ne commençait pas, criait furieusement : « Enlevez le bleu ! » devant le rideau d'azur qui nous faisait mal aux yeux... Mais depuis longtemps il ne s'agissait plus de cela. Nous parlions de Rimbaud et alors quoi d'autre pouvait bien compter ? Mallarmé, Alfred Jarry, comment aurais-je imaginé rencontrer ainsi quelqu'un qui partageât si bien mes folies ? Non, je n'avais pas lu l'article de Jacques Rivière sur Arthur Rimbaud, il avait dû paraître dans un numéro *N.R.F.* de 1913 ou 1914 : « Je vous le prêterai », me dit André Breton, car nous nous sommes dit vous pendant deux ou trois jours et il me le prêta en effet, un cahier sorti de la revue proprement *broché* de papier collant (collé de papier brochant, si vous voulez) avec, en haut à l'encre bleu-fixe, dans cette incroyablement régulière, égale écriture qui était la sienne et

que je voyais pour la première fois, la référence bibliographique de l'extrait.

Mais, ce soir-là, les noms pleuvaient. J'avais un peu honte, moi, de ne pas avoir lu Francis Poictevin, de connaître guère, de J.-K. Huysmans, que *À rebours* et *La Bièvre et Saint-Séverin*, d'ignorer *En rade* ou *Là-bas*, par exemple. Cependant, peut-être délicatesse, mon nouvel ami ne cessait de s'étonner devant l'étendue de mes lectures. À un moment, et je me souviens très bien où nous étions, de façon précise, toujours boulevard Raspail, il y avait une lumière d'un gris doré (arrangez-vous) nous allions dans le sens Saint-Germain-Montparnasse et nous nous trouvions exactement devant le 121, alors Hôpital auxiliaire 47, et ce détail devait par la suite (en juin 1918) me frapper grandement, j'y reviendrai... donc, devant le 121, bd Rasp., je ne pus me retenir de demander à Breton comment il se faisait qu'il ne prononçât pas le nom que j'attendais à côté de Rimbaud, et c'est lui qui s'étonna quand je dis : Lautréamont...

J'avais acheté dans une boîte des quais un numéro de *Vers et Prose*, la revue de Paul Fort, 1913 je crois, je n'ai pas vérifié, qui contenait

le *Premier chant de Maldoror (Je te salue, Vieil Océan !)* et, j'avais pu lire, dans l'édition de Genonceaux qui était au catalogue d'Adrienne Monnier, bien que dans un temps trop court, celui du prêt, le livre complet des *Chants* dont je rêvais d'acheter un exemplaire sans en avoir les moyens. Quelques jours après notre rencontre, il se trouva qu'un stock de *Vers et Prose* fut mis en solde à la bibliothèque de la rue de l'Odéon, sur les tréteaux du trottoir et nous achetâmes en nous cotisant tous les exemplaires disponibles comprenant le *Premier chant*, pour en donner à des amis, particulièrement, Breton, à un certain Jacques Vaché dont il me parla pour la première fois à cette occasion, lequel était alors à Nantes. Isidore Ducasse venait de faire irruption dans notre vie. Je crois qu'André, en ces jours-là, me prit en considération, pour beaucoup, en raison de cette chose folle que je disais, et qui était que je plaçais Lautréamont plus haut que Rimbaud même, en quoi il voyait chez moi la preuve d'une tentante témérité. Sans partager ma démence.

Ce soir du boulevard Raspail, nous n'avions pas eu le temps de manger ; il avait fallu rentrer précipitamment au Val. Dès le lendemain, nous

conspirâmes pour faire passer Breton dans ma chambrée. Puis là, d'en faire mon voisin de lit, afin qu'à nous deux nous puissions imposer à nos camarades de laisser ouverte la fenêtre sous laquelle je m'étais tout de suite installé.

Je raconte cela parce que deux livres viennent de paraître qui me font mieux que toute chose mesurer cet espace de cinquante années entre aujourd'hui et le temps où nous disputions avec A. B. de la précellence de Lautréamont sur Rimbaud. Malgré un article de Rémy de Gourmont et un de Valéry Larbaud (que je ne connus qu'un peu plus tard), le comte de Lautréamont avait alors le caractère d'un secret entre nous. Tout le monde, y compris Paul Fort, le regardait en ce temps-là comme une curiosité littéraire qui venait accroître le nombre de ces excentriques de l'écriture dont Nerval a fait un livre. Il était parfaitement inutile de mettre le lyrisme de Maldoror au compte d'autre chose que de la folie (c'était la thèse de Gourmont). Aujourd'hui, les œuvres complètes d'Isidore Ducasse ont paru en « Livre de Poche ». C'est une édition de club, comportant à la fois les *Chants* et les *Poésies*, les lettres connues d'Isidore Ducasse, que j'ai sous les

4° Z
33052

ARAGON

Lautréamont et nous

SABLES

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre